

Qu'on nous permette d'énoncer ici, après bien d'autres, un desideratum. Pourquoi les élèves de nos collèges classiques, qui ne se destinent pas au sacerdoce, se croient-ils tenus, à mesure qu'ils franchissent le seuil du collège, d'aller encombrer les professions dites libérales ? Au lieu d'y végéter misérablement, combien d'entre eux ne feraient-ils pas, après les quelques études supplémentaires *ad hoc*, d'excellents agriculteurs, négociants, industriels, ingénieurs. Ils seraient tout d'abord — et je crois bien que la preuve en est déjà faite — les meilleurs élèves des diverses écoles énumérées plus haut. On les verrait ensuite, les uns grands fermiers, chefs de culture, initiateurs de tous les progrès dans nos belles campagnes, d'autres mener le commerce, d'autres l'industrie, d'autres le génie civil, et dans toutes ces branches se montrer supérieurs à leurs fonctions et par là exercer autour d'eux une influence profonde.

D'où leur viendrait cette aptitude d'assimilation ? Elle viendrait, sans nul doute, de leur formation classique. On le sait assez en général. Serait-il néanmoins excessif d'y appuyer un brin, aujourd'hui ?

Ce que saint Paul dit de la piété, peut s'appliquer en un sens aux études classiques : elles sont utiles à tout. Elles disposent à tout, préparent à tout, mènent à tout. Pourquoi ? Parce qu'elles forment tout l'homme, ou du moins ce qui dans l'homme règne et commande : son esprit, sa volonté, son cœur ; et sur ce composé ainsi grandi et fortifié on peut ensuite greffer une spécialisation quelconque, suivant l'aptitude prédominante. Très bien. Mais d'où vient aux classiques cette puissance formative ? — La réponse s'éclaire par l'analyse même des ingrédients du cours classique : on y trouve (je laisse ici de côté les matières proprement religieuses) l'étude des langues anciennes et modernes avec l'histoire et la géographie ; de plus, mais au